





COSTUMES
DU XVIII^E SIÈCLE

TIRÉS DES PRÉS SAINT-GERVAIS

AVEC L'AUTORISATION

DE MM. V. SARDOU, PH. GILLE & CH. LECOCQ

20 EAUX-FORTES

DE A. GUILLAUMOT FILS

D'APRÈS LES DESSINS

DE M. DRANER

TIRÉES CHEZ CH. CHARDON AINÉ

~~~~~  
PRIX : 10 FRANCS  
~~~~~



PARIS

P. ROUQUETTE, ÉDITEUR

PASSAGE CHOISEUL, 85 & 87

—
M DCCC LXXIV

F. L.
Yves
M.

COSTUMES

DU XVIII^E SIÈCLE

~~~~~  
PARIS. — IMPRIMERIE MOTTE ROZ, 31, RUE DU DRAGON.  
~~~~~

COSTUMES
DU XVIII^E SIÈCLE

TIRÉS DES PRÉS SAINT-GERVAIS

AVEC L'AUTORISATION

DE MM. V. SARDOU, PH. GILLE & CH. LECOCQ

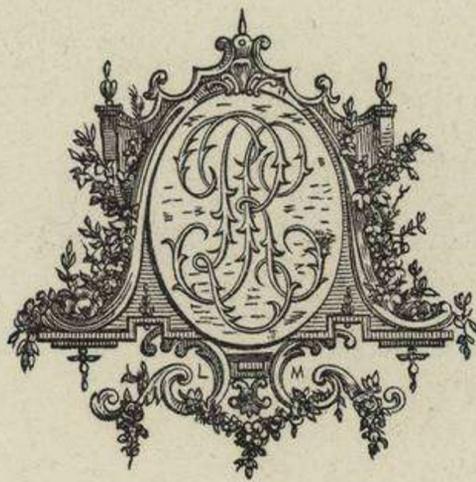
20 EAUX-FORTES

DE A. GUILLAUMOT FILS

D'APRÈS LES DESSINS

DE M. DRANER

TIRÉES CHEZ CH. CHARDON AINÉ



PARIS

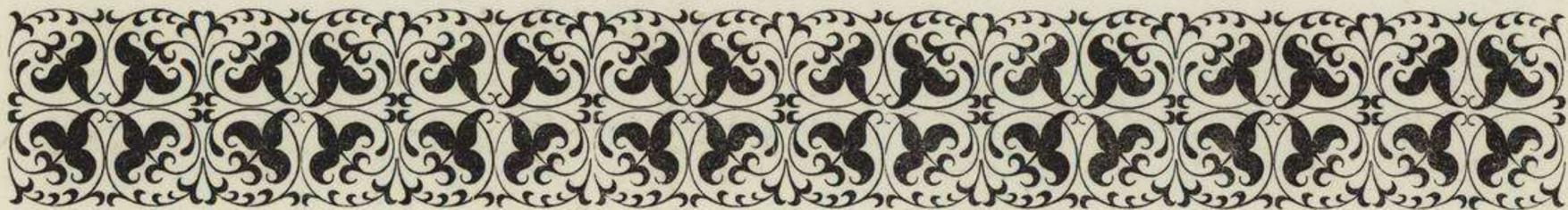
P. ROUQUETTE, ÉDITEUR

PASSAGE CHOISEUL, 85 & 87

M DCCC LXXIV



R. 30195



MON CHER MONSIEUR GUILLAUMOT



*ous vous autorisons avec grand plaisir à prendre dans
notre pièce des PRÉS SAINT-GERVAIS, vingt costumes à votre choix et à
les publier dans votre Galerie dramatique.*

Mille remerciements, et bien à vous,

V. SARDOU, GILLE & LECOCQ.



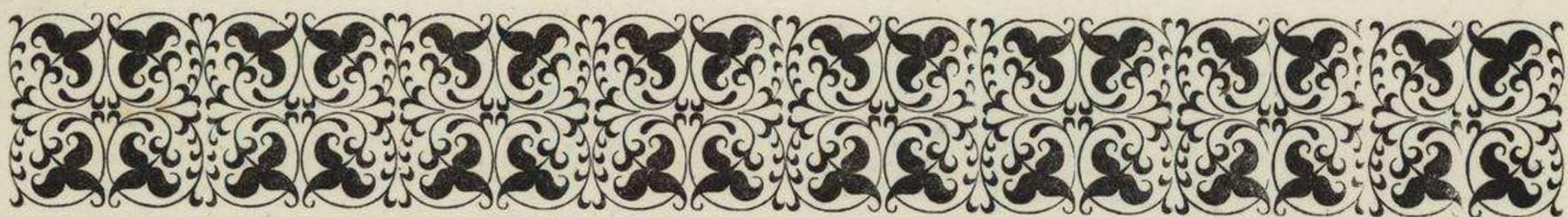


TABLE DES PLANCHES

1	LAROSE	Sergent aux Dragons de Conti.
2	FRIQUETTE	Marchande de Fleurs.
3	LE PRINCE DE CONTI.	Écolier au collège d'Harcourt.
4	MADAME NICOLLE.	Bourgeoise.
5	HARPIN	Précepteur.
6	ANGÉLIQUE	Fille de marchand.
7	NARCISSE	Paysan.
8	TOINON	Servante.
9	NICOLLE.	Marchand mercier.
10	GOTON	Grisette.
11	Fantassin.
12	JAVOTTE.	Ménagère.
13	GRÉGOIRE	Commis marchand.
14	MADÉLON	Grisette.
15	Premier témoin.
16	Bourgeoise.
17	Deuxième témoin.
18	Bourgeoise.
19	Bourgeois.
20	Bouquetière.





PRÉFACE

Le xviii^e siècle, qui a opéré de si considérables transformations dans les lois et les mœurs de la société française, est également dans l'histoire de nos costumes le siècle révolutionnaire par excellence. Le goût et la fantaisie, ces deux caractères si particuliers au génie français, ne se sont jamais donné plus libre carrière, jamais la mode n'a revêtu de formes plus variées et à la fois plus gracieuses et plus décoratives, même dans leurs bizarres excentricités.

Vêtements sombres et sévères des dernières années de Louis XIV, parures élégantes et fastueuses du règne de Louis XV, coiffures en étages et robes à paniers de Marie-Antoinette, costumes grecs ou anglo-manes des Merveilleuses et des Incroyables du Directoire, il y a là tout un musée où le goût ruisselle, où l'invention déborde et qui demeure, non-seulement comme un curieux monument d'une de nos plus puissantes époques, mais aussi comme une école toujours ouverte où peuvent étudier avec fruit tous ceux qui s'intéressent à l'art du costume.

C'est à faire revivre et à réunir les mille et séduisantes images de ce musée qu'est destiné l'ouvrage que nous offrons au lecteur. Jusqu'ici

l'histoire des modes au XVIII^e siècle dispersée dans les tableaux, les gravures et les livres de nos collections publiques et privées, n'avait pas eu de galerie particulière où l'historien, le dramaturge, l'amateur, le costumier pussent, sans trop longues recherches, les retrouver, en étudier les détails, en apprendre le goût, en noter les appellations. L'époque si étrange et si remarquable du Directoire était maltraitée entre toutes. La rareté et le prix des estampes et des journaux de la Révolution élevaient entre elle et le public une barrière infranchissable, si ce n'est pour un petit nombre d'élus. Les détails des modes Louis XV et Louis XVI n'étaient guère mieux connus.

Pour combler cette regrettable lacune, il ne pouvait pas se présenter d'occasion plus favorable que la production au théâtre des *Merveilleuses* et des *Prés Saint-Gervais* de M. Sardou. Ces deux pièces en restituant avec une fidélité savante les véritables costumes de la fin du XVIII^e siècle avaient ramené dans le public le goût de cette époque et fourni en même temps un cadre tout préparé pour la reproduction de ses modes si originales et si artistiques. M. Guillaumot fils, en artiste de goût, a compris tout l'intérêt et les soins que comportait une œuvre pareille et a apporté à son exécution les nombreuses ressources de son talent si fin et si varié.

Nous n'avons pas du reste à faire ici l'éloge de la galerie que nous publions. La souscription dont elle a été honorée par le Ministère des Beaux-Arts et l'accueil fait à notre première édition par le public, nous dispensent d'en dire davantage.



NOTICE

SUR LES

COSTUMES DU XVIII^E SIÈCLE

PLANCHE I. — *Larose*. Sergent aux dragons de Conti.

Larose porte le casque à visière tigrée et à crinière blanche, l'habit vert à doublure, revers et parements rouges, le gilet blanc et la culotte couleur cuir. C'est la tenue de garnison. En campagne, le gilet est de la même couleur que la culotte, les revers de la botte sont relevés sur le genou.

Le costume des dragons, légion du colonel-général, a peu varié de la fin du règne de Louis XIV à Louis XVI. La couleur verte de l'habit le distingue des dragons royaux qui portaient l'habit bleu de roi avec plastron écarlate, des dragons de Condé dont l'habit était brun clair avec plastron vermillon, et des dragons corses à tunique grise et plastron bleu.

PLANCHE II. — *Friquette*. Marchande de fleurs.

Coiffure dite à l'Austrasienne, cheveux relevés droit et couverts

d'un plateau de tulle à cinq volants canonnés, rehaussés d'une cimier de dentelles et d'un flot de rubans verts.

Tunique en taffetas rose, avec nœud vert au milieu du pouf. Comme ornement, un triple rang de rubans roses, jaunes et verts, encadrés dans une double ruche de mousseline blanche.

Le corsage décolleté est terminé en haut par un plissé plat et une double ruche. Il est fermé entre les seins par un gros nœud de soie bleue surmonté d'un bouquet. La robe en taffetas vert est garnie de deux larges bandes de taffetas rose.

PLANCHE III. — *Le Prince de Conti*, de la branche royale des Bourbon-Conti, fils de Louis-François-Joseph de Conti, plus connu sous le nom de comte de La Marche, petit-fils de Louis-François de Conti, généralissime des armées de France, sous Louis XV, dit le vainqueur de Coni.

Nous n'avons point besoin de présenter au lecteur cette jeune et gracieuse figure popularisée depuis longtemps par l'incomparable Déjazet.

Le prince est « en chenille », c'est-à-dire en costume de ville. L'habit et la culotte de soie bleu tendre sont dépourvus de tout ornement, la veste en soie blanche à fleurs est courte et fermée jusqu'au cou. Les souliers, en cuir verni, sont hauts de trois pouces et portés sur des talons rouges, couleur réservée à la noblesse.

Pour chapeau le petit claque qu'on tient presque toujours à la main ou sous le bras.

PLANCHE IV. — *Madame Nicolle*. Une bourgeoise qui regrette bien que son époux n'ait pas une épée au côté au lieu d'avoir une aune à la main. Elle se console cependant de cette infortune avec le sergent Larose, un sien cousin à la mode de Bretagne ou de Gascogne. Madame Nicolle est mise à la mode de 1786. Les paniers ont disparu pour faire place au *pouf*, à la *considération*, à la *bouffante*, au *jupon ébaubi* et à la *tournure*. Les coiffures à édifices ont été sacrifiées par l'influence secrète de Louis XVI.

Madame Nicolle porte une réduction du chapeau dit *bonnette*, espèce de coiffe cauchoise à larges tuyaux, faisant auvent sur le front et éventail sur la nuque. La jupe en pékin mauve est coupée d'un bouillonné en taffetas blanc et terminée en bas par un volant plissé. La polonaise

en soie lilas tendre, à fleurs Pompadour, est bordée en avant d'un grand falbala vert à tuyautés blancs.

PLANCHE V. — *Harpin*, précepteur du prince de Conti, plus insolent que son maître, plus plat que le dernier des laquais, tenant d'une main le *Petit Carême* de Massillon, et de l'autre le menton de Javotte.

Harpin est habillé comme les petits bourgeois du temps, en gros drap ou en bouracan de couleur sombre et uniforme pour l'habit, la veste, la culotte et les bas. Il porte une petite perruque carrée, frisée seulement sur le côté avec un œil de poudre.

« L'usage de la poudre, dit un auteur du temps, tient à la bienséance autant qu'à la commodité, et il a été regardé comme de première nécessité chez tous les peuples civilisés. »

PLANCHE VI. — *Angélique*. Fille de marchand.

Vers 1783, dit Mercier, la reine ne voulut plus porter que des modes simples et modestes. Les modes d'étiquette avec le grand habit, les paniers et les coiffures montées furent abandonnés. La reine s'était faite bergère des Alpes dans sa retraite du petit Trianon. On ne vit plus que des chapeaux de paille ornés de rubans et de fleurs, des jupes courtes et des poufs de dimension normale.

Un chapeau de paille à bords plats, avec un bouquet de rose baigné dans un tuyauté de mousseline, une jupe en raz de soie africain, un pouf de la même étoffe, le tout garni de volants et de bouillonnés de mousseline ; tel est le costume de la jeune Angélique. Le corsage échancré à la Louis XV, les manches à longs plissés, avec un nœud de taffetas noir, se recouvrent le soir d'un vaste fichu uni à la Marie-Antoinette.

PLANCHE VII. — *Narcisse*. Paysan.

Le paysan du XVIII^e siècle n'avait rien de l'élégance relative qui distingue le paysan des Prés Saint-Gervais. Un vêtement composé de pièces et de morceaux vendus par des fripiers qui couraient les campagnes, un chapeau de feutre le plus souvent hors de service ou un bonnet de laine, des braies ou culottes très-amples et dont les bords effrangés tombaient à mi-jambe, des galoches ou des souliers de corde, tel était son accoutrement ordinaire.

Notre Narcisse, avec sa veste de ratine, son pourpoint, son gilet à fleurs et ses guêtres, est donc un paysan de Watteau ou de Boucher, pour lequel père et mère se sont dévalisés.

PLANCHE VIII. — *Toinon*. Servante. Est désolée de s'être laissé prendre aux patelinages du précepteur Harpin, un mauvais garnement qui prend la taille à toutes les Madelons et Gotons du voisinage,

D'autant plus qu'Harpin est laid, tandis que Toinon, avec son minois fripon, sa coiffe normande, sa robe d'indienne rayée et son tablier blanc, a fort bonne tournure et mériterait plus délicat et plus constant que ce gueux de précepteur.

PLANCHE IX. — *Nicolle*. Marchand mercier. Le panier sous un bras, le melon sur l'autre, notre bourgeois se rend aux Prés Saint-Gervais en compagnie de dame Nicolle, montée gravement sur un âne, de sa fille Angélique et de ses gens. Maître Nicolle ouvre un œil et ferme l'autre, car il cherche la séduisante Friquette à laquelle il a donné rendez-vous, et voudrait éviter le sergent Larose dont il n'apprécie pas l'appétit trop vigoureux.

Habit à basques pointues en soie sergée, culotte de calmande jaune, gilet de droguet à fleurs, souliers à boucles de cuivre.

PLANCHE X. — *Goton*. Grisette. Un ruban bleu dans ses cheveux blonds dorés, une robe de siamoise rose à fleurs, relevée en pouf sur la croupe et décolletée à la Bernoise, un plissé de mousseline au bord du corsage et aux manches. Sous ce costume gracieux et fait de rien, Goton, la grand'mère de Lisette, assiste le matin aux offices de Saint-Merri et le soir va farandoler aux bals de la Guinguette du Tambour, aux Porcherons ou à la Grande-Courtille.

PLANCHE XI. — *Fantassin* du règne de Louis XVI. Tricot à bordures rouges et à cocarde blanche. Habit bleu à doublure, revers et parements rouges, gilet blanc à boutons dorés, culotte blanche, souliers à grandes guêtres.

Avant le ministère d'Argenson, le fantassin français portait l'habit blanc ou gris à longs pans, les manches bouffantes en bottes, les bas blancs comme la culotte. Le comte d'Argenson et Maurice de Saxe

transformèrent cet uniforme incommode pour les nouvelles manœuvres dites à la prussienne. Les pans de l'habit furent alors relevés sur le côté, puis plus tard, supprimés complètement. La couleur blanche fut remplacée par le bleu moins salissant, les guêtres de couleur succédèrent aux bas blancs.

Le duc de Choiseul inventa, vers 1760, l'épaulette de laine rouge pour les soldats qui s'étaient distingués par leur bravoure ou leur discipline. Les manches en bottes furent supprimées et firent place aux parements galonnés. L'habillement fut ainsi moins coûteux pour l'Etat et le soldat plus libre dans ses mouvements.

PLANCHE XII. — *Javotte*. Ménagère.

« Vers 1786, dit Labédollière, dans son histoire de *la Mode en France*, des polonaises à jupes courtes, naquirent les casaquins, appelés *caracos*. Aux caracos zélandais succédèrent les caracos à la cauchoise et à l'innocence reconnue. Ces caracos étaient de pékin lilas, garnis de collets, de revers et de parements vert-pomme, avec des boutons de nacre. »

Le costume de Javotte est le premier où nous voyons apparaître le caraco.

PLANCHE XIII. — *Grégoire*. Commis marchand.

Déjà, à la fin du XVIII^e siècle, l'amour du luxe avait gagné la petite bourgeoisie et le peuple. Au dire de Barbier et du marquis de Caraccioli, la plupart des artisans, lorsqu'ils ne travaillaient pas, s'habillaient comme des petits-mâîtres, se faisaient friser, pommader et mettre l'épée comme les gentilshommes.

C'est le cas de l'ami Grégoire qui, à l'occasion de la fête de maître Nicolle, s'est fait poudrer, friser, canonner ses manchettes et empeser son jabot, le tout pour les beaux yeux de mademoiselle Angélique qui lui fait tourner la tête.

Sous sa perruque à catogan, son habit en côtelé écossais et sa culotte pigeon transi, notre amoureux a plus l'air d'un jeune cadet de bonne maison que d'un mince courtaud de boutique.

PLANCHE XIV. — *Madelon*. Grisette.

Chapeau en paille dit à l'Anglaise. Polonaise rouge à revers et à



parements olive, jupe de cotonnade rouge avec bordure verte, sur le cou un mouchoir à la Gertrude.

PLANCHE XV. — *Premier témoin.*

Sans-Vergogne, sergent recruteur. Porte le manteau à triple collet, la veste fourrée à brandebourgs et le chapeau en vaisseau. Tenue de voyage, confortable et solide. Larose est le sergent coquet, fier de sa bonne tournure et de son costume qui le signale aux bourgeoises amoureuses de l'aiguillette et de la dragonne. Sans-Vergogne, revenu de ces illusions de jeunesse, préfère la bouteille, qui lui permet de recruter des soldats pour le roi et des pistoles pour son sergent.

PLANCHE XVI. — *Bourgeoise.* Ce costume, un peu postérieur comme époque aux précédents, fait pressentir les modes de la Révolution et l'invasion de l'anglomanie.

Chapeau de paille à la bergère, cheveux frisés avec catogan de tire-bouchons ou coiffure à la Suzanne. Jupe de soie verte avec pouf à la Circassienne. Le corsage en soie verte est terminé par un bouillonné mauve. Les manches dites à l'Espagnole sont de la nuance du pouf, coupées de bouillonnés mauve et de plissés en mousseline des Indes.

Sur le cou un grand fichu uni.

PLANCHE XVII. — *Deuxième témoin.* Coureur de cabarets, ancien soldat, faisant un peu tous les métiers, servant de clerc aux agioteurs de la rue Quincampoix, de témoin aux gentilshommes ou aux soldats en querelle et au besoin de complice aux détrousseurs de grand chemin.

Il est coiffé d'un chapeau à la prussienne, espèce de grand claque avec un crochet au bord supérieur et vêtu d'un habit à la française, orné de brandebourgs.

PLANCHE XVIII. — *Bourgeoise*, d'après Desrais. Coiffée d'un bonnet négligé, dit le lever de la Reine, habillée d'une robe courte en linon anglais à raies rouges et noires, avec volants de mousseline des Indes.

La polonaise ajustée est de même étoffe avec même bordure.

PLANCHE XIX. — *Bourgeois.* Mode de 1788.

Chapeau à l'anglaise, habit fermé à grand collet et à larges boutons

de nacre, gilet de ratine jaune et bleu à fleurs, culotte de drap couleur boue de Paris, souliers à grosses boucles de cuivre.

PLANCHE XX. — *Bouquetière*. Les bouquetières de Paris formaient un corps de communauté dont les statuts avaient été enregistrés au Parlement en 1677. Elles s'étaient qualifiées de maîtresses bouquetières et avaient seules le droit de vendre toutes sortes de fleurs naturelles pour modes, baptêmes, mariages et enterrements.

Une fleur dans les cheveux, une autre au corsage, la bouquetière courait les rues et les places, criant : *Mon bel œillet! mon bel œillet!* (Cris de Paris, d'après Bouchardon.)

ALBERT DE LA BERGE.















A





2



















小











8



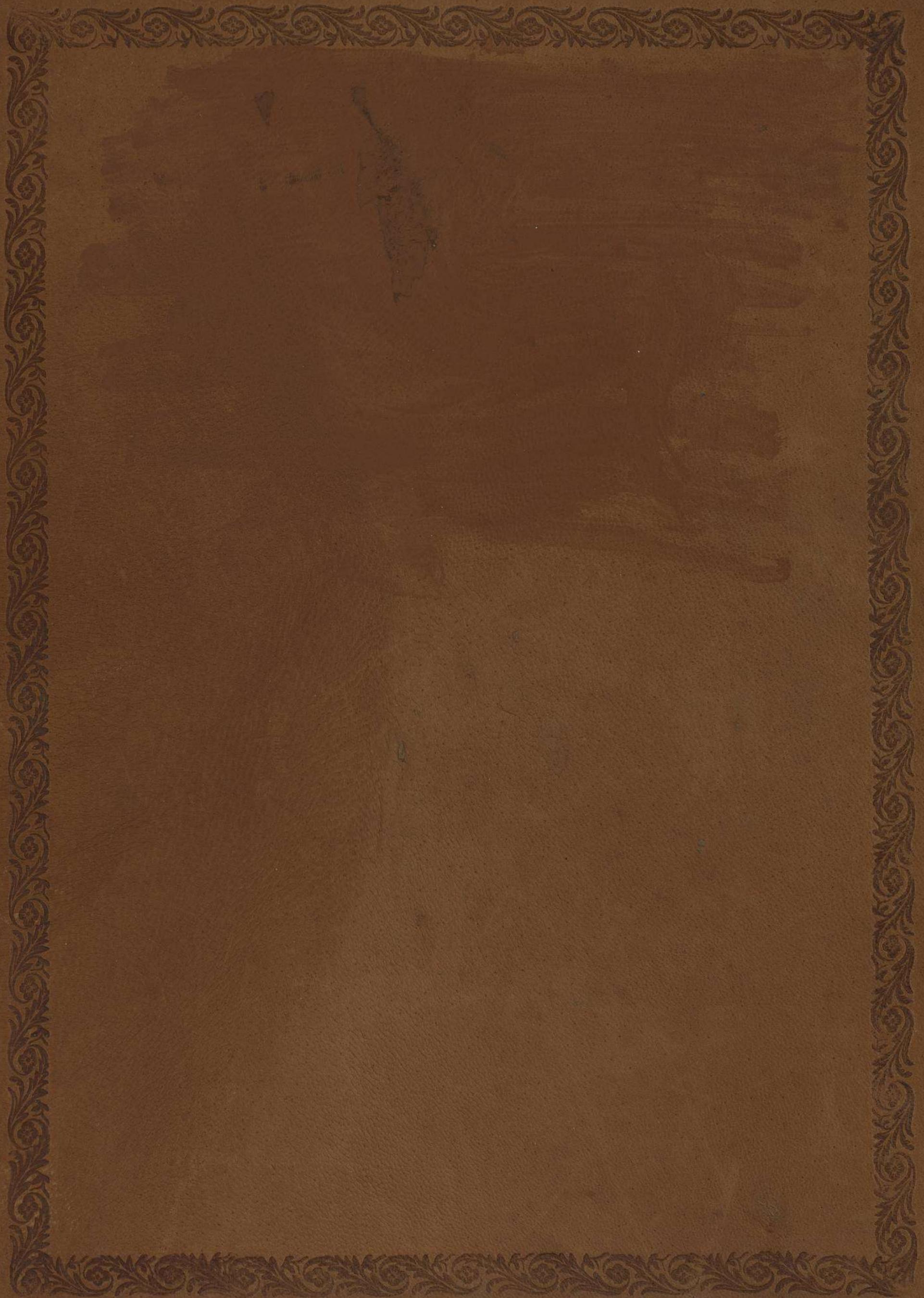


21/7/93

65,000.
3376. AGP.







GUILLAUME

COSTUMES

DU XVIII^E

SIÈCLE

311-1875